

COMMUNICATION

N° 49 - Octobre 2019

CAP HORN AU LONG COURS

<http://www.caphorniersfrancais.fr>



Le mot du Président

Notre travail de recherche sur la vie des Cap-Horniers nous montre que nombreuses ont été les Cap-Hornières. Il s'agit, sauf quelques rares exceptions, de femmes de capitaines des voiliers de charge cap-horniers de la Marine Marchande, mais aussi de leurs femmes de chambre.

Jusqu'à la fin du 19^e siècle la présence de femmes à bord de ces navires était interdite, et de nombreux dictons et de nombreuses histoires démontraient à qui voulait les entendre les dangers que permettait d'éviter cette interdiction.

Mais en 1893 sont votées des lois de prime à la construction et à la navigation en faveur des voiliers, le vent et les hommes coûtant moins cher que le charbon pour le transport de pondéreux. En cinq ans, de 1897 à 1902, date limite d'application de ces lois, plus de 100 voiliers de charge ont été lancés. Il fallait trouver plusieurs milliers de marins pour les faire naviguer. Les armateurs ont dû aller chercher les officiers à la sortie des écoles d'hydrographie. En retour les jeunes capitaines ont su faire admettre par les armateurs la présence de leur femme à bord.

Les histoires que racontent ces femmes nous font voir leur courage, les mers australes étant parmi les plus inhospitalières. Certaines ont même, en mer, mis au monde des enfants dans des conditions pour le moins extrêmes. Mais ceci ne doit pas occulter ce qu'endurait la grande majorité des femmes de marins : la vie de celles qui n'embarquaient pas ne nécessitait pas moins de courage. Elles devaient, seules, s'occuper de la famille, gérer la maison, élever les enfants, naviguer entre les multiples écueils de la vie.



“Les deux vies du marin”. Anonyme. Coll. particulière

Le tableau ci-dessus suggère avec force cette difficulté de la vie du marin. Le matelot a peint sur de la toile à voiles un voilier en mer et un village à terre. Son voilier et son village ; sa maison, la mairie, l'église, un étang où sa femme lave le linge. Elle et lui sont séparés par la mer, certes, mais ils sont également responsables, chacun à sa place, de leur sort commun.

Merci à Christian Querré pour son interview de Anna Heurtel, une de ces « femmes vaillantes ».

Yvonnick LE COAT

On parle des Cap-Horniers

Conférences :

- *Chronique du cap Horn 1850 et 1925 : Cap-Horniers, femmes et enfants*, par Y. et B. Le Coat, au profit des jeunes filles du Burkina Faso soutenues par le Burkina Women's Education Fund, au Centre des Congrès à Saint-Quay-Portrieux, mardi 5 novembre 2019 à 16 h.

- *Vie à bord des voiliers cap-horniers de la Marine Marchande entre 1850 et 1925*, par Y. et B. Le Coat, pour le Rotary les Mureaux Meulan, mercredi 27 novembre 2019.

- *Vie à bord des voiliers cap-horniers de la Marine Marchande entre 1850 et 1925*, par Y. et B. Le Coat, pour le Yacht Club de France, mercredi 15 janvier 2020 à 20h30.

SOMMAIRE

Le mot du Président.

On parle des Cap-Horniers : Conférences

Témoignage : Anna Heurtel-Pomiès, Cap-Hornière, par Christian Querré en 1972.

Quelques Cap-Hornières et femmes de Cap-Horniers.

Pour renforcer sa capacité d'action

adhérez à l'association

CAP HORN AU LONG COURS



Cotisation annuelle : individu 15 €, couple 20 €, association ou institution 50 €

Contact : 9 Clos de Bures, 91440 Bures-s/Yvette
tél : 01 69 07 72 26 <mailto:by.coat@gmail.com>

Témoignage :

Anna Heurtel-Pomiès, Cap-Hornière

Bientôt 88 ans, l'ouïe qui se fait un peu... tirer l'oreille, mais le regard bleu vif, le port majestueux, la toilette distinguée, avec cela l'esprit alerte et la mémoire infailible : Madame Heurtel-Pomiès, l'une des rares Cap-Hornières et peut-être la dernière.

C'est à quelques jours de ses 27 ans, le 18 octobre 1911 exactement, qu'elle passa le Cap Horn sur un trois-mâts en acier, jaugeant 3 000 tonneaux ; le *Charles Gounod*, que commandait son mari, le capitaine au long cours Joseph Heurtel. Elle se souvient de tout, évoquant avec force détails ce voyage extraordinaire.

- o - o - o - o - o -

• En route pour le Cap...

Nous avons quitté Brest le 22 juillet 1911 à destination de Portland, dans l'Oregon, où nous allions chercher du blé. J'avais eu l'autorisation spéciale d'embarquer, vous pensez, c'était rare pour une femme.

Nous prenions la route du Cap Horn. Normalement l'aller demandait quatre mois, mais nous n'eûmes pas de chance cette année-là, nous fûmes cinq mois sans voir la terre, car nous restâmes encalminés sur la côte de Patagonie. Plus moyen d'avancer. Je me souviens des poissons volants qui venaient sur le pont ou sur la mâture ; nous les mangions frits.



Anna Heurtel en 1972. Photo Christian Querré.

• Les requins et le chat de Grimsby

Ils étaient une trentaine d'hommes à bord, il y avait un boulanger. Ils passaient leur temps à piquer la rouille, à peindre ou à faire des points sur les voiles, ou encore à pêcher...

Ils attrapaient des requins, les ouvraient, leur retiraient les entrailles - parfois même ils trouvaient des petits - et ils les remettaient à la mer encore tout vivants après leur avoir attaché des boîtes de conser-

ves aux nageoires, histoire de s'amuser et peut-être aussi de se venger de ces bêtes voraces.

Mon mari, lui, montait lire sur la dunette. Il avait acheté tout un stock de livres à Anvers : « La traversée est longue, tu sais », m'avait-il dit. Plus tard, lors des autres voyages, il faisait des petits tapis pour les poupées des enfants ; les charpentiers leur faisaient des petites maisons, des petits lits... Il fallait bien passer le temps.

Et puis les hommes s'amusaient, ils se faisaient des farces entre eux. Cela me rappelle l'histoire du chat de Grimsby. Un jour, en mer, au cours d'un autre voyage, mon mari avait donné à manger à tout son équipage, au lieu de lapin, un chat, un magnifique chat qu'il avait eu du boucher de Grimsby - c'est un port d'Angleterre.

Il en avait mangé lui aussi. Il était comme ça. Alors, à la fin du repas, il fait venir le cuisinier avec la peau du chat. « À la santé du chat de Grimsby ! » Les hommes se regardaient... Ils furent tous malades, tous. Mais comme c'était un jour de fête, il leur offrit le champagne, ce qui les remit d'aplomb !

• Pas un œuf frais

Pour en revenir à mon voyage, j'étais fatiguée, j'avais le mal de mer, l'appétit me manquait. J'aurais voulu du lait baratté, des choses rafraîchissantes.

Il y avait bien à bord une basse-cour, mais une épidémie s'était déclarée sur la volaille, toutes les poules mouraient, si bien que je n'avais pas un œuf frais. Je me régalaï, par contre, quand ils tuaient des cochons : ils faisaient beaucoup de salaisons, des pâtés, de la saucisse, etc.

• Le passage du Cap Horn

Enfin, après plusieurs semaines d'attente, le vent se leva et l'on put tendre les voiles. Le 18 octobre, il se déclencha un ouragan formidable...

Deux jours après, nous étions au Cap Horn. Il faisait un temps calme. Je me souviens du Cap Horn comme d'un grand rocher noir qui avait la forme d'un lion.

Et puis, tout d'un coup, ça commence à écumer, la mer commence à monter et à secouer le bateau. En dix minutes, tout était blanc d'écume, les vagues déferlaient sur le pont. Je criais, je pensais ne plus jamais revoir Binic.

Je fus effrayée de voir l'homme de barre attaché à la barre, au milieu des paquets de mer. Je n'oublierai jamais cet homme, il avait une figure sinistre... avec son surôit...

Un autre bateau passait le Cap en même temps que nous : quand nous étions dans les creux, on l'apercevait à plus de dix mètres au-dessus de nous, comme une maison. J'étais folle de terreur.

« Descends dans le salon », me criait mon mari. J'étais partie de Binic avec une bouteille d'eau bénite. « Laisse-moi au moins jeter de l'eau bénite, je lui dis, peut-être que la mer va s'apaiser. »

J'étais à peine descendue, dans le salon, voilà la porte défoncée par les vagues... Enfin, on réussit à doubler le cap, les voiles tinrent bon, et nous arrivâmes sans autres ennuis à Portland le 2 janvier 1912. « Ce que ta femme a changé ! », dit le capitaine François Rioual, de Binic, qui nous accueillit à Portland.

• Un retour imprévu

Mais voici le plus drôle : c'est juste à ce moment-là, lors du passage du Cap Horn, que s'est annoncé mon premier enfant, moi qui étais restée cinq ans mariée sans en avoir !

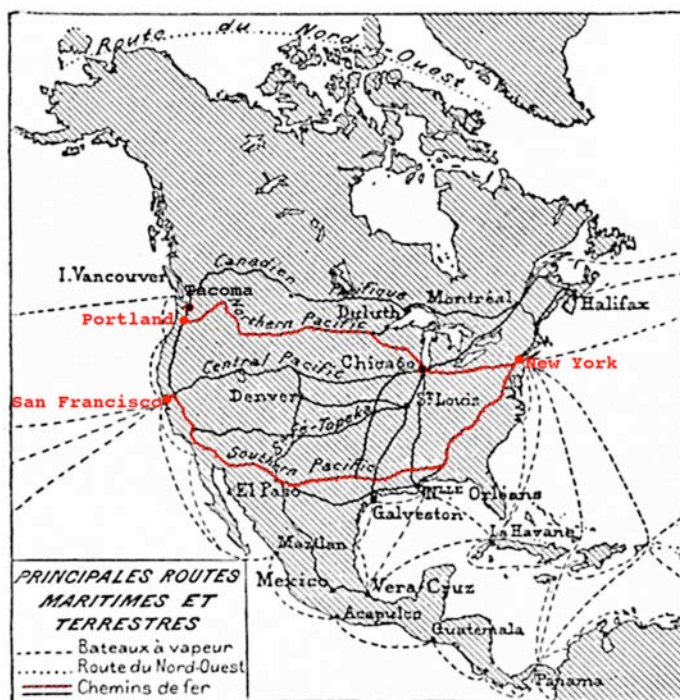
Je ne pus donc pas faire le voyage retour sur le *Charles Gounod* sous peine d'accoucher à bord. Je revins par Chicago, je mis quatre jours et quatre nuits pour traverser l'Amérique en Pullman. C'était en plein hiver, il y avait de la neige.

Après un arrêt pour visiter le lac Michigan, j'arrivai à New York d'où j'embarquai sur la *Touraine*, un transatlantique qui regagnait Le Havre. On passa par le travers des bancs de Terre-Neuve, je fus frappée de voir les icebergs.

Moi qui étais enceinte, je n'avais même plus le mal de mer, j'étais la seule des passagers à ne pas être malade ! Quand j'arrivai chez mes parents, à la Ville-Jacob, en Binic, ils trouvèrent que j'avais bonne mine, ma foi, j'étais bien remise.

- o - o - o - o - o -

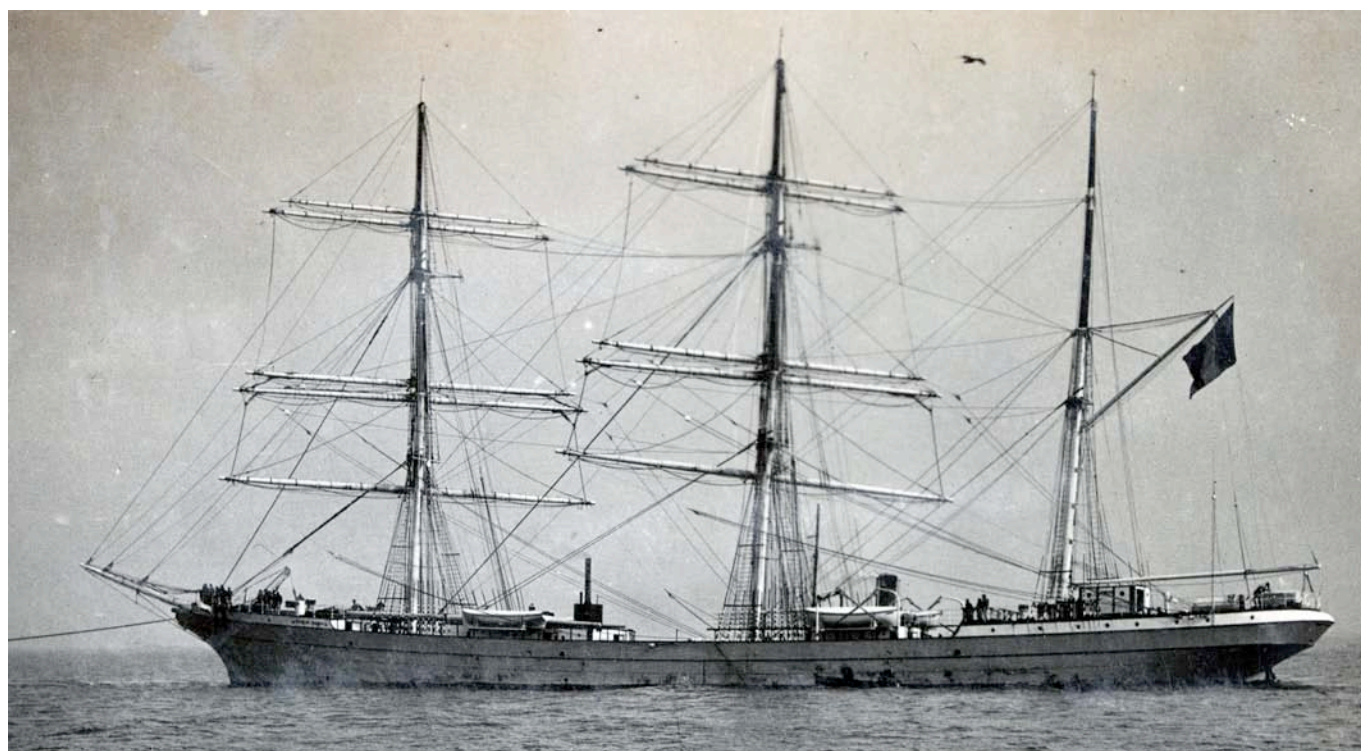
Passer le Cap Horn sur un voilier... C'étaient les temps héroïques des hommes durs à la peine... et des femmes vaillantes. Madame Heurtel n'eut plus la possibilité de refaire cette expérience, cinq enfants vinrent lui donner d'autres occupations.



Le train, à Portland et à San Francisco, le "Northern Pacific" et le "Southern Pacific", permettait aux épouses des capitaines de rejoindre New York pour rentrer en paquebot si elles le souhaitaient.

Mais son mari, le capitaine au long cours Joseph Heurtel, passa seize années à commander les voiliers, seize années « d'exil et de misère », comme il l'écrivait à ses enfants. Car cette vie était bien rude. N'avait-il pas inscrit au-dessus de la porte de sa cabine cette phrase de Dante dont il avait fait sa devise : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance » ?

Christian QUERRÉ
Binic, 1972



Le trois-mâts *Charles Gounod* de MM. Norbert et Claude Guillon, de Nantes. Coll. State Library of Victoria.

Quelques Cap-Hornières et femmes de Cap-Horniers



« J'avais 20 ans à l'époque et je venais de me marier, c'était en mai 1906. J'adorais mon mari et, de savoir qu'il allait partir pour des mois, cela me retournait le sang. À 20 ans on ne doute de rien quand on est amoureuse ! Alors, je n'hésitai pas et j'embarquai sur *Le Pilier*, un trois-mâts de Nantes », raconte Joséphine David que l'on voit ici en promenade à Thio.



François Hervé va partir pour le Pacifique commandant le 3-mâts *Grande Duchesse Olga*. Avec Jeanne-Marie son épouse ils ont décidé de se retrouver à San Francisco. Lui, il aura fait escale à New York, Saïgon et Newcastle (Australie) avant d'aller à San Francisco. Elle, elle aura accouché de l'enfant qu'elle attend et, après avoir passé avec lui quelques mois, elle pourra partir, ayant confié ses deux enfants à sa mère.

La réalité fut tout autre : « Nous n'avons plus de petit Pierre, mon chéri, vingt-quatre heures de souffrance épouvantable, un ange que tu ne verras jamais », écrit-elle à son mari après son accouchement. Peu après, sa mère meurt également. C'est alors contre l'avis de tout son entourage que cette femme de Pleudihen, qui n'était jamais allée plus loin que Saint-Malo, confie son fils à son père et part pour San Francisco. Elle y retrouve son époux. Le *Grande Duchesse Olga* revient en Europe par le cap Horn, dernière étape du voyage.



À bord du 3-mâts *Max*, Abel Guillou (barbu), son épouse Marie-Anne (à gauche), Cap-Hornière, et deux de leurs enfants, François et Georges (en chemises blanches). L'autre homme est Eugène Bernadac, derrière son fils André. Son épouse, Marie-Louise, est décédée. Elle l'accompagnait avec tous ses enfants sur le 3-mâts *Jacques*, se faisant aider par une femme de chambre, Victorine Beunard.

En août 1898, à Dunkerque, elle laisse partir le navire car elle va accoucher. Elle rejoindra son mari à San Francisco. Elle y arrive en effet en août 1899 avec ses trois enfants (4 ans, 2 ans et 10 mois), accompagnée d'une nouvelle femme de chambre. Victorine aurait dû débarquer elle aussi en août 98, mais elle s'est cachée à bord et n'a été découverte qu'une fois le navire au large... elle est décédée en mer en janvier 1899.



Les femmes de matelot n'embarqueront jamais. Clémentine en est une, qui a épousé Ismaël Richard en 1908, il avait 34 ans. Cinq ans après, on lui annonce le décès de son mari dans l'Océan Indien. Il n'avait eu que deux congés de quatre mois durant toute sa navigation. Clémentine se remarie quatre ans plus tard avec un autre marin, Édouard Thépot. Ce dernier trouve la mort, en mer lui aussi, six mois à peine après son mariage. À 30 ans Clémentine est deux fois veuve.



Gilles André, matelot à genoux en bas à gauche, épouse Jeanne en 1904, il a 30 ans. Elle meurt en 1918 de la grippe espagnole. Leurs trois enfants sont confiés à la famille de la mère car le marin est le plus souvent absent et n'a plus de parents. Gilles se remarie en 1921 avec Anne-Marie qui meurt en 1932 après lui avoir donné deux enfants. Deux fois veuf à l'âge de la retraite, il travaille dur chez un fermier pour subvenir aux besoins familiaux, ce qu'il fera jusqu'à sa mort. La présence rare de leur père, sans arrêt à la tâche, a laissé les enfants dans l'ignorance de ce qu'il a vécu.